

Elle ne savait autre chose, sinon que son mari avait besoin d'argent.

— Et tu te résignes à vivre ainsi dans l'ignorance la plus complète des affaires auxquelles, non-seulement ton propre avenir, mais l'avenir de tes enfants est attaché ?

— André dit que cela le regarde seul. Qu'à l'homme appartient le soin des affaires, à la femme le soin du foyer domestique.

— Chaque femme, cela se comprend, ne peut donner une part de son activité à l'industrie de son mari ; mais chaque femme a le droit de savoir où mène cette industrie.

Pense à tes enfants !

— Crois-tu que les oublie ? Je les aime, Martine, je les aime tendrement ; pour eux seuls je trouverai le courage d'affronter les reproches de notre père. Je ne puis pas reculer devant cette extrémité, et, s'il faut te le dire, non seulement André a besoin d'argent, mais moi je suis à bout de ressources ! Si je n'obtiens rien de notre père, je ne sais comment je pourrai faire face aux dépenses de la maison.

Je ne répondis pas : à quoi cela eût-il servi ?

Je restai très étonnée en voyant notre père accueillir sans émotion apparente la demande de Rose.

— Je l'attendais, dit-il. Je sais où en est André. Si lui seul devait être victime de sa conduite, je m'en occuperais pas. Mais te voilà, toi, Rose, et ces pauvres petits engagés dans la situation la plus triste ! Je devrais rejeter ta prière, car cet argent sera encore perdu, je le crains beaucoup. Enfin, comme au milieu de tout cela, il peut encore se trouver pour vous une chance de salut, je vais te donner cet argent.

Heureuse de cette conclusion, Rose, avec une incroyable légèreté de caractère, reprit toute sa galeté. Elle m'assura vingt fois qu'un résultat brillant couronnerait les entreprises d'André.

Elle aurait, alors, un vif plaisir à me prouver combien elle me gardait d'amitié et de reconnaissance pour les services que je lui avais rendus. Puis elle fit, en chantant, les préparatifs